



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

**Modes.**

N'est-il pas vrai que le front s'assombrit, et que quelque tristesse vient vous descendre au cœur, lorsque vous voyez se flétrir ces feuilles si fraîches, ces fleurs si vives, et toutes ces douces et brillantes parures de l'été? n'est-il pas vrai que quelque regret s'empare de votre imagination en voyant s'éteindre graduellement les derniers beaux jours de l'été, comme on observe se détacher un à un les chaînons d'un amour qui s'en va? Pour remplacer une aussi belle nature, nous allons appeler l'artifice, tout comme pour remplacer l'amour nous invoquons souvent la coquetterie. Pour le cœur, il est sans doute quelque mécompte dans ce pénible échange; mais pour la pensée qui se meut, pour le regard qui s'enivre, avouons que le monde et ses splendeurs variées, Satan

et ses aimables pompes, offrent quelquefois un piquant dédommagement aux dômes de verdure, aux prés émaillés, et à la houlette du berger.

Ces réflexions me vinrent ces jours derniers lorsque, transportée par hasard des sites les plus agrestes de la campagne dans une enceinte des plus élégantes de Paris, je vis déjà mille préparatifs de luxe d'hiver; je pus juger par quelles charmantes attractions on allait bientôt se ressaisir de toutes les belles fugitives de la capitale. Je pus remarquer aussi combien aujourd'hui le goût préside au luxe, et reconnaître que, dans la composition d'un salon, il peut entrer tout autant d'esprit que dans les pages d'un de nos meilleurs romans. Les magasins de M<sup>me</sup> Popelin m'en offrirent l'exemple par l'entente admirable de leurs tentures d'un vert émeraude enchâssées dans nos plus jolis bois indigènes, et des gracieux divans en cache-



miro gris lapis, si coquettement embellis par un semé de bouquets de mille nuances brodés en soie, par la gracieuse symétrie des galons, et l'originalité nouvelle des ornemens placés aux coins des cousins. Avant d'entrer dans ces petits détails de goût, nous aurions dû nous arrêter sur l'aspect général de ces doubles salons séparés par un demi-portique qui est d'un effet ravissant, et qui par la répétition des glaces prolonge à l'infini cette jolie décoration qui semblerait une féerie, si l'on ne savait que chez M<sup>me</sup> Popelin \* le bon goût ne fut jamais une illusion.

— Nous voilà donc toute préparée à parler des modes d'hiver, et quelques manteaux déjà aperçus sur des épaules frileuses, des redingotes, précurseurs de douillettes, des schalls immenses qui devançant les fourrures, nous avertissent qu'il est tems d'énumérer les étoffes de la nouvelle saison. Disons seulement aujourd'hui que les soieries seront pour la plupart brochées, ou tracées en diverses nuances; que le noir surtout s'entremêlera au vert, au blanc, au rouge. Les tissus de laine sont toujours dans les styles du cachemire ou du mérinos, plus ou moins entremêlés dans leur luxe ou leur simplicité. On ne peut espérer rien de nouveau dans une étoffe de laine, et hors les dessins, la souplesse et les nuances, il y a peu de variété à attendre pour robes d'automne. Nous voyons de jolies cachemiriennes brodées en soie, du poul de soie broché, des foulards de satin rajeunis par des dessins écossais ou des bouquets de nuances charmantes.

— Une jolie toilette de demi-deuil a été très-approuvée dans les salons de M<sup>me</sup> Ro....; elle se composait d'une robe de gaze laine et soie gris perle, garnie d'un petit volant attaché au haut de l'ourlet et tombant jusqu'au bas du jupon. Ce volant était festonné à crêtes de coq en soie noire et semé de petits pois noirs dans l'inté-

rieur de chaque écaille. Un second volant plus petit, placé au-dessus du premier, se séparait sur le devant du jupon et remontait de chaque côté vers la ceinture en formant tunique. Une garniture formant schall entourait le corsage, qui était décolleté, à draperies et manches courtes. Des mitaines de blonde noire, un long velours noir formant écharpe, et séparé par trois coulans d'or entourés d'opales, et enfin un tout petit velours noir traversant le front et orné au milieu d'une superbe opale, complétaient cette toilette extrêmement distinguée.

— Les femmes qui aiment toujours ces petits tabliers gracieux et commodes que l'on porte chez soi doivent s'abstenir de les prendre maintenant en foulard, en moire ou en étoffe de soie qui semblerait coupée à la pièce. Pour qu'un tablier soit encore de mise comme il faut, il doit être pour le moins en poul de soie noire, lilas, ou vert, brodé en soie noire et le dessin merveilleusement approprié à la forme, ainsi que nous en avons vus chez M<sup>lle</sup> Lenormand\*. Rien surtout n'est plus original que les tabliers brodés en petits rubans formant relief, que l'on admire dans ces mêmes magasins qui offrent mille fantaisies variées qui n'ont besoin, ni de mode, ni de saison pour se recommander aux caprices des élégantes.

— Notre prochain numéro contiendra une nomenclature descriptive des charmantes étoffes que l'on admire aux magasins Sainte-Anne.

\* Rue de la Paix.

\* Rue Neuve-Vivienne.



## NUIT DE NOËL.

Ces fêtes chrétiennes avaient d'autant plus de charmes qu'elles existaient de toute antiquité, et l'on trouvait avec plaisir, en remontant dans le passé, que nos aïeux s'étaient réjouis à la même époque que nous.

CHATEAUBRIAND.

C'était le 24 décembre 1768, veille de Noël. Les joies de nos grand-mères étaient pures ce jour-là; la venue de leur Sauveur, l'adoration des pasteurs, les chants des bergers, la naïveté des offrandes, tout cela était vrai et admirable de sentiment. Il y avait encore la foi, cette délicieuse lumière qui mettait une auréole au front des saints, comme l'amour en met une au front des amans.

Ce jour-là il avait fait si froid, si froid, que les élégantes broderies que le givre avait déposées aux petits carreaux en losange n'avaient pas cédé à la faible action d'un soleil de décembre. La dame de chaque logis avait visité son bûcher, et fait choisir un énorme tronc d'arbre, dont la flamme avait, au dire de nos mères, tant de bienfaisants effets. Je me plais encore à trouver ce vieil usage dans quelques-unes de nos provinces, et peut-être une foule de non-croyans se sont vus longtemps protéger par les bienheureux charbons de la bûche de Noël. L'âtre de M<sup>me</sup> la baillie de Sept-fonds avait son festin; la mise au feu avait eu lieu en cérémonie. Il aurait bien fallu se garder de rire devant les mules de cette bonne dame Patin, devant son beau justaucorps à ramages, sa baigneuse flambante de dentelles, et sa noble contenance. Il était sept heures; des flambeaux de cuivre doré avaient remplacé les chandeliers ordinaires, le rouet au son criard et monotone était relégué à l'un des coins de l'appartement; tout respirait un certain air de fête et d'apparat, jusqu'au soyeux angora qui, grâce au changement du foyer, n'avait pu prendre sa

place habituelle, et frottait la robe de soie de sa maîtresse.

C'était calme pourtant, et si deux jeunes têtes n'eussent éclairé un des coins de ce religieux tableau, on s'y serait endormi dans une sainte contemplation.

Les deux nièces de M<sup>me</sup> Patin lui étaient confiées pour leur éducation spirituelle; l'une devait avoir à peu près quatorze ans, l'autre, aînée de trois ans sur sa sœur, semblait concevoir en ses grands yeux noirs toutes les extases de l'amour divin: Noël, cantiques, actes d'amour, elle avait tout appris avec ardeur, et les étincelles de poésie qui brillent dans nos saints prophètes avaient allumé chez elle un feu tout profane.

Le renouvellement qu'exigeait la solennité de la fête de Noël, et surtout l'ordonnance de M<sup>me</sup> Patin, avaient arraché aux mains de ces deux jeunes filles l'aiguille et la tapisserie des longues soirées d'hiver. Marie, c'était le nom de la plus jeune, fermait ses jolis yeux bleus, quand elle ne jouait plus avec un des rubans de sa mantille. A voir sa sœur, un regard observateur aurait pu suivre les images variées qui venaient se peindre à ses yeux: son front se levait à son souvenir, ses lèvres s'agitaient et semblaient parler, ses beaux cils noirs se baissaient, et une légère inclination de tête prouvait qu'elle avait entendu, qu'elle avait saisi, et que son imagination avait su donner un corps à l'image qui volait auprès d'elle.

M<sup>me</sup> Patin, douée d'une longue expérience, savait fort bien que l'oisiveté était la mère des mauvaises pensées, aussi pensa-t-elle à remplir de pieuses instructions et de causeries cette nuit d'attente et de joies chrétiennes.

Et s'adressant à sa nièce chérie, elle lui parla de l'humilité du Christ, de son amour pour les hommes, de la beauté des offices de Noël, de la fête des O, O dans les églises d'Espagne et d'Italie; puis elle la pria de lire les antiennes qui donnèrent le nom à cette fête. Davidine prit le missel



des mains de sa tante, et lut d'une voix douce, mais sans accentuation, les antiques *O sapientia? O Adonai! O clavis David!* etc.

M<sup>me</sup> Patin priait, Marie étouffait un bâillement, et Davidine suivait toujours le cours de ses belles idées.

« Bonne tante, dit Marie, n'est-ce pas pour réchauffer l'enfant Jésus que tu as fait si beau feu ce soir? Il aura bien froid? »

— Oui, mademoiselle, mais à Pâques il ressuscitera par un beau soleil : *Quand Noël a son tison, Pâques aura son pignon*, dit le proverbe.

— Ne n'as-tu pas dit, tante, que les charbons de la bûche de Noël avaient fait bien des miracles? »

— Autant peut-être que ceux de saint Laurent que l'on conserve à l'Escorial, » répliqua M<sup>me</sup> Patin d'un ton pénétré de croyance. Et elle puisa dans l'histoire contemporaine tous les faits capables d'appuyer son assertion.

En ce moment sans doute, les ravissantes images qui flottaient aux yeux de Davidine avaient pris corps, elle avait vu non plus une vision, mais une réalité; un sourire passa sur ses lèvres, puis bientôt ce fut un épanouissement de joie sur tout son visage; elle était seule, sa tante, sa sœur, Noël et ses cérémonies, les récits de M<sup>me</sup> Patin, tout s'était évanoui.

Ce changement subit ne put échapper au regard scrutateur de sa tante; « Eh! quoi, tu souris? s'écria-t-elle; ne crains-tu pas la colère de Dieu? Oserais-tu blasphémer ses miracles? Ecoute un exemple de sa vengeance. »

Cette voix faible prit alors un caractère si inspiré que Davidine en fut atterrée, et de sa vision céleste elle se trouva comme transportée devant son juge.

« Le 24 juin de l'année 1709, j'entrai au couvent des Bénédictines de Sept-Fonds, à l'âge de quatorze ans. Peu de tems après mon entrée, je me liai, étroitement d'amitié avec Florentine Dupuy, dont la mère

était voisine de la mienne. Comme elle était plus âgée que moi, elle me tint lieu de guide: je me reposais sur elle comme sur ma sœur aînée; nous ne nous quittions jamais, et quand le soir une de nous racontait quelque histoire sinistre, nos mains toujours unies se communiquaient leur tremblement. Pourtant elle avait dès cet âge un esprit fort et railleur que nos supérieures tendaient toujours à réprimer. J'avoue que souvent j'étais moins craintive à ses côtés; souvent je cachais ma tête sous son mantelet en parcourant le soir nos galeries à fantômes; cette disposition ne fit que croître en elle, mêlée à une folle gaîté. Un jour, c'était pendant l'Advent de Noël, sœur Clotilde nous contait les miracles opérés par la sainte Flamme, les cures merveilleuses dont le couvent avait été témoin, les exorcisations évidentes, Florentine se prit à rire, et l'incrédule osa nier en souriant leur vérité. J'en tremblai pour son âme, car je l'aimais; nos compagnes s'éloignèrent d'elle. Moi je ne l'abandonnai pas, mais je frissonnai de tout mon corps; il m'avait semblé qu'une ombre avait passé entre elle et moi; ses joues rondes et fraîches avaient blêmi: elle avait rompu avec Dieu, Dieu la livrait aux mains du démon. Le soir pourtant elle avait oublié la scène du matin, tant elle était folle et gaie; il était presque nuit, le givre avait paré de sa dentelle blanche tous les arbres du jardin, l'heure de la rentrée avait sonné: sœur Clotilde nous gourmandait de loin; moi, j'allais sans savoir, je suivais mon amie qui me conduisit à l'angle du jardin. Bientôt je reculai saisie d'effroi à la vue d'une jolie tête blonde comme celle d'un chérubin, mais dont le regard avait quelque chose d'un ange déchu; j'abandonnai Florentine et courus me réfugier sous l'escalier du dortoir. Je ne sais ce que devint mon amie, mais le lendemain elle était moins animée et ses yeux semblaient fatigués par la veille.

» On raconta tout le jour que le jardi-



nier avait trouvé des traces de soufre et de feu à un coin du jardin ; les unes, et surtout sœur Clotilde, se rappelaient avoir vu un fantôme ; les autres disaient avoir entendu des cris au bord de l'eau ; Mathurin jurait que c'était le diable. Nos supérieures en délibérèrent, et on décida que le jour même en grande cérémonie on l'exorciserait.

» Deux à deux nous suivions l'imposant cortège de nos mères. Florentine marchait muette à mon côté ; son silence m'en imposa, je n'osai pas même lui rappeler ma frayeur de la veille ; mon cœur battait si fort que je m'appuyai sur le bras de Florentine : je le sentis trembler, et au moment où le prêtre prononçait les paroles sacramentelles de l'exorcisme, je crus voir rouler une larme dans ses yeux ; son cœur, ses lèvres priaient. J'étais si troublée que je n'avais pu suivre le rituel de l'exorcisme, je me penchai sur son livre pour y reprendre la suite de l'office, mais il était ouvert aux actes d'amour et d'espérance. J'oubliai moi-même la sainte prière qui chasse les démons, je n'apercevais plus qu'un point, c'était la torche sacrée qui nous précédait, et à travers sa flamme grimaçait sous d'horribles souffrances la jeune et blonde figure qui m'avait apparue la veille. Après la cérémonie, Florentine nous quitta ; jamais je n'avais eu plus besoin de son secours, sa force manquait à ma faiblesse, et malgré les soupçons qui flottaient dans mon esprit, la main, le regard de Florentine auraient chassé ces légions de démons qui m'assiégeaient. Ténèbres sonnaient, je n'y pus tenir, je courus à la cellule de Florentine ; j'entrai, je me jetai dans ses bras, j'aurais voulu fondre mon cœur dans le sien, je versais des larmes brûlantes, et quand je relevai ma tête que j'avais cachée dans son sein, j'aperçus radieuse et florissante de bonheur la figure de mon amie ; ses yeux, son front, sa bouche, tout en elle avait l'expression d'une béatitude céleste ; elle semblait avoir une révélation.

» Tu m'aimes, me dit-elle, eh bien ! sois heureuse, car je le suis. » Puis elle me conduisit vers son prie-dieu, ouvrit avec mystère la tablette où étaient son sablier, ses livres de prières, et les lettres de sa mère ; elle en tira une petite cassette blanche, ornée de lignes et de caractères qui m'étaient étrangers : hélas ! j'ai reconnu depuis la fatale main qui les avait tracés ! Alors elle me montra des colliers, des bracelets, des chaînes, d'une forme si nouvelle et si bizarre que j'ignorais ce que c'était ; sa première gaité lui était revenue, elle serrait mes mains dans les siennes, baisait tous ces bijoux, m'embrassait à mon tour ; il y avait tant de joie chez elle, que j'oubliai mes frayeurs et mes soupçons, j'essuyai mes larmes et me mis à sauter comme elle.

» Florentine détacha le ruban de velours qui suspendait à son cou une petite croix noire, puis elle essaya un collier, une chaîne, un bracelet ; elle passait et repassait ainsi dorée devant la vitre où elle cherchait à surprendre sa forme.

» N'est-ce pas dommage, me dit-elle, de ne pouvoir porter devant tout le monde cette brillante parure ? ce vilain habit me déplaît ; mais chaque jour tu m'ajusteras ces joyaux, je te mettrai ce collier de perles blanches, et nous passerons ainsi de bons momens ; n'est-ce pas ?

» Je jouais avec cet or et ces pierreries qu'elle semblait craindre de toucher, de peur de les profaner ; j'allais lui demander si ces présens lui venaient de son oncle du Pérou, quand le second coup de ténèbres sonna, et qu'il me sembla voir une ombre se coller à la vitre. Mes frayeurs me revinrent, et il me fallut le bras de Florentine pour traverser le couloir obscur et descendre à l'office.

» Dès que nous fûmes à la chapelle, je me jetai à genoux devant Dieu ; je le priai de toute mon âme pour ma pauvre amie. J'étais forte devant l'autel du Seigneur, et quand j'osai recueillir mes souvenirs, je ne doutai plus que Florentine ne fût la vic-



time d'horribles artifices. S'il me fût resté quelques doutes, ils auraient été bientôt dissipés; à chaque verset qu'elle chantait avec nos sœurs d'une voix pure et pleine d'enthousiasme, j'entendais un chant lugubre à mon oreille; c'était :

Qu'un voile noirsied bien au front d'une jeune fille!  
Préparez des fleurs, elles plaisent aux tombeaux!

et Florentine :

*Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini.*

puis la voix :

Son cœur n'est plus que cendre, mais il se ranimera  
pour sentir les flammes de l'enfer; il m'appartient.

» J'entendis Florentine chanter encore un verset de cette louange au Seigneur, puis sa voix, dont les éclats allaient frapper la voûte, se perdit peu à peu et ne laissa plus à mon oreille qu'un son lent et plaintif.

» J'étais abîmée dans la douleur, je ne revins à moi que le lendemain, et me trouvais entourée d'une partie de mes jeunes amies. J'étais l'unique objet de leurs soins, et je ne désirais pour remède que la vue de ma bonne Florentine. Comme elle ne parut point à mon chevet, je me levai, et sans oser la demander, je parcourus sous l'impression d'un mouvement fébrile les arcades du cloître. C'était un de ces jours où l'atmosphère glacé le corps et le cœur; le ciel était comme une enveloppe de plomb; les murs étaient d'un gris sombre; une lueur faible et blanchâtre colorait parfois les vitres des galeries, et faisait naître partout un reflet de tristesse. Je m'inclinai deux fois en passant devant des vierges Marie qui semblaient gémir dans leur niche; tout était lugubre comme mon cœur; j'espérais me ranimer à la gaieté de Florentine. A peine fus-je arrivée à la porte de sa cellule que j'entendis un bruit qui ressemblait à un soupir; je n'arrêtai, j'ouvris le guichet en tremblant, et je vis Florentine assise près de la fenêtre,

la tête appuyée sur la main; ses doigts roulaient précipitamment une belle tresse noire, ses yeux semblaient suivre de gros nuages qui fuyaient au-dessus du couvent; sa bouche paraissait prier et prononcer un nom; son front se levait et se baissait; elle tenait une lettre qu'elle portait parfois à ses lèvres :

» Je voulus avancer vers mon amie, mais l'air qu'on respirait près d'elle me suffoquait; c'était comme un abîme immense entre elle et moi : je voulus crier, et je n'arrachai de mon cœur que ces mots : « Ayez pitié d'elle, ô mon Dieu ! »

» Quand on chercha Florentine pour l'office du soir, elle avait disparu; on ne trouva plus que sa robe, son voile de novice, et quelques papiers dont notre supérieure ne parla jamais.

Ces derniers mots furent suivis des premiers tintemens de la cloche qui appelait les fidèles à la crèche du Seigneur. M<sup>me</sup> Patin se leva, essuya les larmes que lui arrachaient ces pénibles souvenirs; puis elle donna à Marie un sachet de farine, et remit aux mains de Davidine le cierge qu'elle devait porter au pied de l'autel en accompagnant l'offrande du pain sacré. La joie de cette petite Marie, fière de l'office qu'elle allait remplir, contrastait vivement avec la douleur qui se peignait sur le visage de sa sœur aînée; sa main tremblait comme la feuille, ses joues avaient perdu le peu de couleur qui leur restait, et son pauvre cœur eût faibli, si elle n'eût puisé une force surnaturelle dans son amour.

On sortit. L'obscurité permit à Davidine de répandre des larmes, mais ne diminua pas ses terreurs. En passant tout le long du vieux château qui séparait l'église de la maison de M<sup>me</sup> Patin, l'oiseau de nuit accompagna de sa voix sinistre les joyeuses volées de la cloche, et secoua la poudre de ses ailes sur le front de Davidine. Les contes de son enfance lui rappelaient que ce chant était un cri de mort; la cloche semblait tinter un glas funèbre, et



quand elle entra dans l'église froide et sombre, elle n'entendit ni les voix légères qui chantaient des noëls à l'autel de la Vierge, ni le murmure de fête qui annonçait la naissance du Christ, mais un chant âpre et discordant torturait les fibres de son cœur; elle aurait voulu prier, se dépouiller de son amour, l'offrir en holocauste au Dieu qui allait naître; sa jeune âme avait trop souffert, elle se fondait dans l'amour de Dieu et dans celui de sa créature.

Quelques jours après Noël, on cherchait des fleurs pour en orner la tombe d'une jeune fille; c'était celle de Davidine!

A...

## Littérature.

**VALIDA,**

ou

LA RÉPUTATION DUNE FEMME,

PAR M<sup>me</sup> LA MARQUISE D'E...

*Valida* est un de ces ouvrages à succès du moment, succès de vogue, succès de coterie, succès de mystère, un de ces romans qui apparaissent comme un météore étranger, en dehors du cercle ordinaire de la littérature, comme le fut dans son temps l'*Ourika* d'une grande dame, comme les ont aujourd'hui les œuvres de M<sup>me</sup> Sand. *Valida* enfin est le livre à la mode, et peuvent transmettre une heureuse analyse, nous empruntons quelques extraits à l'un de nos plus piquants écrivains.

Le sujet du roman navre et fait mal. Pourquoi donc employer un talent élevé, un style élégant, une finesse d'observation digne de M. de Balzac, une énergie de pensée qui dépasse souvent M<sup>me</sup> Sand, pourquoi, grand Dieu! employer tant de dons généreux à combler d'horreur, à rendre triste, à démoraliser le lecteur?

M. de Moréna épouse une héritière, bourgeoise devenue châtelaine du Plessis-Tours, mais il a aimé Rose, jeune femme de chambre; deux filles naissent de cette liaison, au moment même où M<sup>me</sup> de Moréna donne le jour à un enfant mort; le père enlève une des filles de Rose, il la nomme Valida, et la présente à son épouse. Rose garde son autre fille qu'elle appelle Éléonore. M. de Moréna meurt; Rose, traitée avec mépris, élève son Éléonore avec confiance et amour. Valida, au contraire, reçoit de sa mère ce principe faux et rigoureux: qu'une femme doit tout sacrifier, même ses devoirs, pour rester pure aux yeux du monde.

Quinze ans arrivent pour les deux jeunes filles, et avec ces quinze ans viennent aussi les battements de cœur et les vagues soupirs. La fille de Rose cède à un amant, et sa chute est celle d'un ange! Valida, au contraire, se livre au jeune Arthur qu'elle connaît à peine, et que sans doute elle ne doit plus revoir.

Éléonore devient mère; elle accueille son enfant avec joie; Valida, qui a besoin de mystère pour sa renommée, Valida étouffe le sien!... Monstruosité impardonnable, malgré l'art avec lequel M<sup>me</sup> d'E... retrace ce crime, créé par nos impitoyables préjugés! Valida reste honorée, elle, on n'a point vu son enfant; Éléonore, si pure dans sa faute, est montrée au doigt et dédaignée.

Valida, qui n'a plus une seule pensée pour Arthur, épouse un M. de Vérigny, vieil émigré, espèce de paravent ou de mari nécessaire à sa réputation.

Elle l'a pris vieux pour qu'il n'ait plus de désirs, vieux pour qu'il ait oublié ce que c'est qu'une vierge! Or ce caduc époux est l'oncle d'Arthur. La tante et le neveu s'aiment sous ses yeux avec une liberté d'autant plus grande, que M. de Vérigny leur a dit positivement qu'il ne veut point troubler cet amour. C'est plus étrange que le *Père Goriot*!

Cependant l'infanticide a eu pour com-



plice la suivante Victoire. Valida se délivre d'un témoin accusateur en poussant cette fille dans un puits... Bientôt son naturel d'Espagnole, plus fort que ses principes de prude, l'attire vers Arthur... Et un matin l'aurore (vieux style) sortant des bras de Titon... trouve Valida dans les bras d'Arthur. La chambre est sans issue; point de cabinet, point de fausses portes; s'il vient quelqu'un, si cette personne (comme le mari et la mère) a le droit d'entrer, Valida est surprise et sa réputation est à jamais perdue. Cette circonstance terrible se présente: la mère de Valida, M<sup>me</sup> de Moréna, dont le rigorisme a créé un monstre, frappe et insiste pour être reçue par sa fille. « Vous n'êtes pas seule, Valida, s'écrie-t-elle, ouvrez! ouvrez! »

Ici se développe une des scènes les plus vigoureuses qu'aient enfantées nos romanciers; oui, certes, une des plus poignantes que vous ayez jamais lues. Je pardonne de bon cœur à M<sup>me</sup> d'E.... d'avoir sonillé mon candide Plessis du dix-neuvième siècle, car du moins je vois maintenant qu'elle a eu besoin d'un castel à portes coulissées et à oubliettes... Valida couche dans la chambre de Louis XI; près du lit aboutissait l'ouverture des oubliettes, pour que, sans doute, l'ogre féodal entendit se mêler, au murmure de ses patenôtres du soir, les soupirs des hauts barons qu'immolait maître Tristan.

Valida, dans son désespoir, frappe les murailles et elle découvre l'entrée des oubliettes; elle tire la porte à coulisse et y entraîne Arthur, qui reste suspendu sur ce précipice sans fond. L'entrée des oubliettes est close; Valida, gracieuse et calme, ouvre à sa mère... Cette visite de

M<sup>me</sup> de Moréna se prolonge; Arthur, qui ne peut ouvrir de l'intérieur, étouffera faute d'air, Arthur tombera de fatigue, Arthur est menacé d'une horrible mort... Que fera celle qui l'enivrait de ses caresses? elle le délivrera? Non, sa mère qui est là prononcerait anathème sur la femme perdue de réputation!... Valida souffre, avec une résolution atroce, le long séjour de sa mère dans cette chambre, puis, afin d'éloigner tout soupçon, elle sort avec elle, laissant ainsi son amant se débattre au milieu d'une telle agonie.

Telle est la scène la plus forte de cet ouvrage. Vous dire que je l'ai lue avec terreur et anxiété, c'est vous annoncer des émotions violentes et douloureuses; c'est vous désigner une espèce de jardin d'enfer, où l'œil ne voit que souffrances et misères, sans un buisson de verdure, sans un rayon d'espoir.

## Album.

Le navire aérien de M. Lennox a fait à Londres un premier voyage. Seulement c'est sur des chariots et à la requête des constables que l'*Aigle* a traversé Westminster. On ignorait sa destination.

— Des ouvriers sont occupés en ce moment à l'entrée du Champ-de-Mars, près le pont d'Iéna, à faire un tunnel sous lequel passera un chemin de fer que l'on construit entre la gare de Grenelle et l'entrepôt réel de douanes de l'Ile-aux-Cygnes, pour le transport des marchandises.

A ce Numéro est jointe la planche 1192.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n° 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDÉY DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.



# Modes de Paris.

20. Septembre 1835.

Nº 492



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 2 1/2 près de passage de l'Opéra

Bonnet en blonde de Mme Vautout jeune rue de la Paix, 28.

Redingote en poul de soie façon de Mme Camille rue Choiseul, 18.

Messrs F. & J. Fuller Nº 34. Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid